

DOROTHEA ERBELE-KÜSTER; «Struggling with the Vitality of Corpses: Understanding the Rationale of the Ritual in Numbers 19», CHRISTIAN FREVEL; «... et on l'inhuma dans sa maison» (1 S 25,1): indices archéologiques au sujet de l'enterrement dans la maison d'habitation en Ancien Israël et dans ses alentours pendant le Fer I (c. 1130-950 avant notre ère)», STEFAN MÜNGER; «... et on l'inhuma dans sa maison» (1 S 25,1): indices littéraires pour l'enterrement dans la maison d'habitation en Ancien Israël», JÜRIG HUTZLI; «Les notices funéraires des rois dans le livre des Chroniques», MICAËL BÜRKI; «Vivants et morts "grecs" dans l'Ancien Testament», HANS-PETER MATHYS.

«Index assyriologique»; «Index des traditions du Levant et de la Grèce (textes)».

ANNE-CAROLINE RENDU LOISEL

STELLA GEORGOUDI, RENÉE KOCH PIETTRE, FRANCIS SCHMIDT édés., *La raison des signes. Présages, rites, destin dans les sociétés de la Méditerranée ancienne*, Leiden – Boston, Brill (Religions in the Graeco-Roman World 174), 2011, 645 pages.

L'ouvrage édité par S. Georgoudi, R. Koch Piettre et F. Schmidt sous le titre *La raison des signes. Présages, rites, destin dans les sociétés de la Méditerranée ancienne*, dans la collection «Religions in the Graeco-Roman World», se place dans la lignée des travaux inaugurés par J.-P. Vernant¹. Parue en 2012, cette recherche collective traite des signes permettant une communication entre mondes humain et supra-humain. Elle ne se limite donc pas à l'étude des pratiques divinatoires au sens strict et s'ouvre à l'étude de sociétés qui condamnent celles-ci.

Les champs culturels investis vont de la Mésopotamie à la Rome antique, et de la littérature rabbinique à la philosophie stoïcienne. La méthode adoptée se veut à la fois de type ethnographique, respectueuse des systèmes de pensée et des contextes culturels dans leur spécificité, et ouverte à la comparaison. La pratique de cette dernière est facilitée pour le lecteur par la structure du recueil, qui s'articule autour de deux questions, à savoir la problématique du signe rendant les messages des dieux explicites et l'analyse des stratégies permettant aux hommes de sortir de la situation de passivité qui peut à première vue sembler caractériser les récipiendaires des signes du destin.

Quatre parties thématiques offrent autant d'angles de vue sur un champ chronologique et géographique très vaste. Ce choix, au détriment d'une structuration d'après les aires culturelles ou les époques, offre l'avantage d'une meilleure mise en perspective des différences et similitudes observables dans les diverses sociétés qui formaient le monde méditerranéen antique.

La première section, *Institutions divinatoires et construction rituelle des signes*, interroge les procédures et les acteurs mis en jeu par les institutions divinatoires. Le parcours s'ouvre avec la Mésopotamie du deuxième millénaire avant notre ère. J.-J. Glassner («La fabrique des présages en Mésopotamie: la sémiologie des devins») analyse le cas de l'aruspicine afin de mettre en lumière les opérations savantes permettant de construire des présages à partir de l'observation empirique des foies ani-

¹ JEAN-PIERRE VERNANT, *Divination et rationalité*, Paris, Seuil, 1974.

maux. Des spécialistes de la divination jouent aussi un rôle central dans le sanctuaire de Dodone, étudié par S. Georgoudi (« Des sons, des signes et des paroles : la divination à l'œuvre dans l'oracle de Dodone »). Après avoir remis en question l'opposition entre mantique de la parole, réservée à Apollon, et mantique du signe, attribuée à Zeus, l'auteure montre comment ce dernier parle, lui aussi, au travers d'une variété de procédés mis en œuvre par les agents humains de son culte. Le voyage se poursuit en pays grec, avec l'étude de D. Jaillard (« Hermès et la mantique grecque ») consacrée à Hermès, auquel est rattachée une mantique du hasard, tirage des sorts ou clédonomancie, comme l'illustre l'exemple de Pharai en Achaïe. Les signes sollicités sont construits comme avis divins au prix d'une élaboration complexe. Les procédures de fabrication des présages peuvent se modifier au cours du temps, comme le montre J. Scheid en analysant les transformations des procédures augurales sous la République romaine (« Le rite des auspices à Rome : quelle évolution ? Réflexions sur la transformation de la divination publique des Romains entre le III^e et le I^{er} siècle avant notre ère »). Il met en lumière la limitation progressive du pouvoir religieux au profit des autorités civiles et militaires, montrant clairement que le propos de ces pratiques est de construire la participation divine aux décisions des hauts magistrats.

La deuxième section, *Signes impromptus et phénomènes naturels. Présages et prodiges*, propose tout d'abord un détour par l'Égypte pharaonique. L'intérêt de E. Jambon (« Les signes de la nature dans l'Égypte pharaonique ») se porte sur des perturbations dans la structuration du paysage, comprises comme signes de la volonté divine transmis en dehors de tout cadre mantique institutionnalisé. Trois exemples illustrent la compréhension de ces signes à la manière de symptômes médicaux, indications données pour que les hommes puissent remédier à la situation qui les cause. La question du territoire est aussi au cœur de l'analyse que propose M. Patera (« Le corbeau : un signe dans le monde grec ») sur le corbeau comme animal mantique par excellence dans le monde hellénique. L'oiseau d'Apollon peut à la fois être compris comme présage d'événements à venir, mais aussi faire figure de devin ayant accès aux volontés divines et les transmettant par ses oracles. R. Koch Piettre (« Atome ou providence ? La *Vie de Timoléon* de Plutarque, ou comment faire de l'histoire avec des atomes ») thématise la question de l'intervention des dieux dans l'histoire. Par son étude de la *Vie de Timoléon* de Plutarque, elle met en lumière la diversité des signes qui émaillent le texte, expressions du divin ou fruits de simples coïncidences, illustrant dans ce cas une historiographie proche de la doctrine épicurienne. I. Chirassi Colombo (« *Teras* ou les modalités du prodige dans le discours divinatoire grec : une perspective comparatiste ») s'arrête quant à elle sur la question des prodiges. Elle met en perspective les modalités de compréhension de ces derniers dans les mondes grec, romain et biblique, opposant la perception des signes en tant que mises à l'épreuve soit de la sagacité soit de la foi des hommes. L'enquête se poursuit par la comparaison du traitement des avertissements divins chez Tacite et Flavius Josèphe. F. Schmidt (« Signes et prodiges chez Flavius Josèphe et Tacite [*Guerre des Juifs* VI, 228-315 ; *Histoires* V, 13] ») se concentre sur le récit du même événement, le siège de Jérusalem, pour illustrer, par l'analyse des listes de prodiges, les divergences dans les procédures interprétatives des Romains et des Juifs. Les attitudes humaines en réponse aux prodiges s'opposent, repentir face à l'annonce du destin chez Josèphe et ritualisme propitiatoire chez Tacite.

La troisième section, *Signes de l'intervention divine : de l'élection à la légitimation*, est consacrée aux modalités des interventions divines ainsi qu'aux fonctions qui leurs sont associées (élection, légi-

timation, sanction ou avertissement). Ces quatre aspects sont analysés par L. Bernadet (« Les signes divins au service du pouvoir sacerdotal en Anatolie hellénistique et romaine ») par le biais d'exemples anatoliens qui illustrent l'usage politique des signes de la divinité dans le contexte de l'antagonisme avec les pouvoirs romains nouvellement mis en place. La contribution de N. Belayche (« *Un châ-timent en adviendra* ». Le malheur comme signe des dieux dans l'Anatolie impériale ») se concentre sur un corpus de stèles dites « de confession », en Lydie et en Phrygie impériales. L'analyse de ces documents met en lumière une séquence rituelle de gestion des événements perçus comme signes des dieux, qui s'éloigne des procédures expiatoires plus ordinaires. À la différence d'ex-voto traditionnels, ces stèles ont pour fonction d'affirmer le pouvoir des divinités ainsi que leur implication dans les affaires humaines. G. Tallet (« Interpréter les signes du dieu : une apparition de Mandoulis au temple de Kalabchah ») propose pour sa part une analyse de graffitis grecs retrouvés sur les murs du temple de Kalabchah en Nubie. Deux types de signes sont demandés au dieu Mandoulis, l'un permettant de l'identifier, l'autre étant le signe épiphanique de sa présence. Ces deux aspects correspondent à deux étapes rituelles par lesquelles passe le consultant. F. Bovon (« Les premiers chrétiens et les signes du ciel ») consacre sa contribution aux rapports des premières communautés chrétiennes avec les miracles divins. Cette question n'est pas séparable d'une réflexion sur le statut du prophète et sur sa légitimité : les miracles, signes visibles d'une réalité invisible, étaient compris comme permettant de percevoir la divinité de Jésus. La question de la légitimité messianique est aussi au cœur de l'étude proposée par C. Batsch (« Bach Kochba et les signes du messie dans la littérature rabbinique ») sur le personnage de Bar Kochba et sur la manière dont ses partisans ou opposants fondaient leur discours d'autorité sur son statut de prophète. C. Robin (« Les signes de la prophétie en Arabie à l'époque de Muhammad [fin du VI^e et début du VII^e siècle de l'ère chrétienne] ») adresse un questionnement analogue à la tradition arabo-musulmane, mettant en lumière les signes qui légitiment Muhammad et sa prédication.

La quatrième et dernière section, *Statuts et logiques du signe*, aborde des questions d'ordre plus épistémologique. J. Rüpke (« Divination romaine et rationalité grecque dans la Rome du II^e siècle avant notre ère ») analyse les conflits institutionnels découlant de l'intrication de l'art augural et de la politique sous la République romaine pour mettre en lumière les stratégies de contrôle de la divination par la rationalité philosophique. En analysant les textes rabbiniques des *tannaïm* et des *amoraïm*, M. Vârtejanu-Joubert (« Fonction épistémologique du signe chez les Tannaïm et les Amoraïm ») esquisse un portrait des débats épistémologiques traversant son corpus, avant de présenter l'évolution du vocabulaire du signe et des fonctions qui peuvent être attribuées à celui-ci. M. Hocine Ben-Kheira (« Du tirage au sort [*qur'a*] dans la loi islamique ») pose la question du tirage au sort dans la tradition musulmane : la divination y est en effet condamnée, mais le recours à ce type de pratiques reste fréquent dans de nombreux domaines. Le plus souvent, les résultats sont supposés être le fruit du simple hasard. Ils sont pour ainsi dire « laïcisés » pour éviter toute contradiction. A. Mastrocinque (« Les *charaktères*, formes des dieux d'après les papyri et les gemmes magiques ») choisit d'étudier la série de *charaktères* associés aux sept planètes à l'époque romaine impériale. Il conclut notamment qu'il s'agit proprement de symboles efficaces des divinités. Dans le même contexte, S. Crippa (« Entre la nature et le rite : réflexions sur le statut des signes-voix divinatoires ») se concentre

sur les signes vocaux spontanés, et se pose la question de leur statut comme moyen de réfléchir à un type de connaissance fondée sur le hasard. J.-B. Gourinat (« Les signes du futur dans le stoïcisme : problèmes logiques et philosophiques ») aborde la théorie stoïcienne du signe divinatoire, dont il souligne l'opposition par rapport au signe logique, régi par le principe de causalité : il s'agirait de deux objets de nature différente, relevant de deux ordres d'appréhension des réalités.

La diversité de ce parcours, dans le cadre duquel les thématiques se croisent d'un domaine à l'autre, ne nuit en rien à la cohérence du projet. Loin d'être un recueil de contributions disparates, il s'agit d'un ouvrage bien soudé, dont la très vaste matière est proposée au lecteur de manière claire et bien structurée.

ANNE-ANGÈLE FUCHS

CARLO GINZBURG, *Le fil et les traces. Vrai, faux, fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010 (trad. de l'italien par MARTIN RUEFF), 537 pages.

Le fil et les traces propose en traduction française une série de quinze textes publiés – ou rédigés, car certains sont inédits – par Carlo Ginzburg entre 1984 et 2006 (le recueil est d'abord paru en italien sous le titre *Il filo e le tracce*, Milan, Feltrinelli, 2006). Dans la préface, après avoir invoqué le fil d'Ariane, l'auteur met le cap sur « le fil du récit, qui nous aide à nous orienter dans le labyrinthe de la réalité ». On comprend aisément que l'enjeu tourne autour des outils disponibles à l'historien pour « démêler cet entrelacement du vrai, du faux et du fictif qui forme la trame de notre présence au monde ». Les études choisies s'articulent autour de plusieurs thèmes, avec en filigrane les questions qui agitent le débat historiographique des dernières décennies, notamment comment parvenir à l'« effet de vérité » recherché et choyé des historiens ? Bref, comme le dit l'auteur lui-même, il s'agit de montrer comment construire la vérité sur des fables, ou l'histoire vraie sur l'histoire fictive.

Un premier groupe de contributions s'intéresse au destin des Juifs, qui constituent d'une certaine façon un groupe-témoin : d'abord, la conversion des Juifs de Minorque, au début du v^e s., permet une enquête sur le motif des proto-martyrs ; puis la préhistoire française des *Protocoles des Sages de Sion*, dont la source est le *Dialogue entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly (1864), est l'occasion pour C. G. de montrer la manière dont une parabole politique s'est transformée en une falsification grossière ; enfin, « *Unus testis* » revient sur l'extermination des Juifs d'un village provençal en 1348, après la Peste noire. Cette dernière histoire, avec un seul survivant pour témoin, invite à poser le problème crucial du témoignage et des sources.

Un autre groupe de textes traite de l'altérité. D'abord « Montaigne, les cannibales et les grottes » : l'opposition entre *coutume* et *nature* permet un questionnement sur la distance critique, ou des exercices d'« *éstrangement* », concept volontairement mobilisé par C. G. L'auteur revient ensuite sur le best-seller de 1788 de Jean-Jacques Barthélémy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage qui se situe au croisement du roman et de l'érudition antique, ce qui invite à son tour au détachement